

Montserrat López Díaz

(Universidade de Santiago de Compostela)

De la langue au discours: l'ambiguïté et l'équivoque¹

Pour aborder les problèmes de l'ambiguïté linguistique et de l'équivoque discursive il est nécessaire de faire un parcours à travers les chemins de la signification et de l'interprétation en décrivant les phrases ambiguës de la langue et les énoncés équivoques du discours.

L'ambiguïté existe dans la langue lorsqu'on ne peut pas résoudre univoquement la signification de la phrase et l'équivoque se produit dans le discours lorsqu'on hésite sur ce que le locuteur a voulu dire. Par ailleurs, si l'interprétation que l'on fait n'est pas appropriée, il y aura malentendu.

Le statut de l'ambiguïté a été controversé, et les difficultés pour la situer du côté de la langue ou du côté du discours n'ont pas fait défaut comme nous avons pu le constater dans divers travaux sur le sujet (cf. Bastuji, 1983, Fuchs 1983 et 1988, Le Goffic 1980 et Fuchs et Le Goffic 1983 et 1985). On a aussi étendu son domaine jusqu'au vague et au non-dit comme dans les courants transformationnels, ou bien jusqu'à l'indétermination comme dans le structuralisme.

Finalement, Catherine Fuchs (1996) a surmonté toutes ces difficultés en échelonnant la problématique de l'ambiguïté sur trois niveaux: l'ambiguïté virtuelle, l'ambiguïté effective et l'équivoque réelle. Nous nous inspirons largement de cette conception de l'ambiguïté et de ce qui en découle, car ce point de départ nous paraît fondamental pour décrire et expliquer nombre de méprises de la communication linguistique.

A partir de ce postulat, l'ambiguïté virtuelle a lieu dans le mot isolé et se pose dans les termes suivants: quel signifié lui donner? L'ambiguïté effective se produit dans la phrase et la question sera: quelle signification lui donner? L'équivoque réelle survient dans l'énoncé et on se demandera alors: quel sens lui donner? L'ambiguïté se manifeste dans la langue, tandis que l'équivoque se pose dans le discours, dans l'échange langagier en tant que problème d'interprétation. De plus, si l'interprétation que l'on donne n'est pas la bonne, suite à un mauvais décodage, il y aura malentendu.

1 Cette étude a bénéficié du soutien du programme XUGA20403A97 de la Xunta de Galicia.

2. L'asymétrie entre les formes et les contenus

Dans le signe linguistique, le rapport de biunivocité entre le signifiant et le signifié est une illusion. Les termes monosémiques sont rares. En réalité le fonctionnement du signe linguistique est complexe. Le modèle structuraliste du triangle sémiotique, montrant l'unité du signe dans la corrélation arbitraire et nécessaire entre le plan du signifiant et le plan du signifié, ne rend pas compte des asymétries entre la forme et le contenu. Ces asymétries sont révélées par la polysémie, l'homonymie et la synonymie. Ce sont là des illustrations du manque de réciprocité entre les signes et les significations. D'une part, plusieurs signifiants peuvent avoir un seul signifié comme dans la synonymie. D'autre part, plusieurs signifiés peuvent correspondre à un seul signifiant comme dans l'homonymie et la polysémie.

La polysémie et l'homonymie sont à la base de la production d'ambiguïtés, et celles-ci à leur tour risquent de donner lieu à des équivoques. Les unes et les autres seront résolues au moyen de phrases synonymes dites paraphrases ou gloses. Mais les paraphrases ou gloses qui résultent d'une ambiguïté ou d'une équivoque sont incompatibles entre elles. Lorsqu'on parle d'ambiguïté on est dans le domaine mouvant des termes plurivoques, c'est-à-dire qu'une seule forme exprime plusieurs significations, et en cas de synonymie plusieurs formes sont porteuses d'un seul signifié.

L'homonymie présente plusieurs signes ayant le même signifiant et des signifiés différents. L'ambiguïté est due alors à la rencontre au moins de deux signes linguistiques qui ont la même forme et des significations différentes. En revanche, la polysémie est la propriété d'un signe qui possède plusieurs significations apparentées.

Mais la séparation entre homonymie et polysémie est controversée du fait que l'on ne dispose pas de critères rigoureux pour les distinguer: témoin les dictionnaires, qui font preuve de divergences dans leurs classements, puisqu'ils ne répartissent pas de la même manière les entrées lexicales.

Du point de vue diachronique, les homonymes ont des étymologies distinctes, alors que les polysèmes correspondent à une seule unité d'origine. Du point de vue synchronique, les homonymes équivalent à plusieurs unités dont les significations sont très éloignées et les polysèmes le font à une seule unité dont les significations ont une certaine parenté. L'intuition des locuteurs vient nous le confirmer: ceux-ci jugent spontanément les significations des homonymes comme étrangères les unes aux autres et celles des polysèmes comme liées. De tout temps le lexique connaît une tendance à devenir polysémique. Par la suite il arrive que certaines acceptions à leur tour s'éloignent de leur origine commune et soient perçues comme homonymes.

Catherine Fuchs (1996:29) remarque que, d'après des statistiques qui ont été élaborées sur le *Petit Robert*, l'homonymie touche 5% des termes du français, tandis que la polysémie en caractérise 40%. Par conséquent, la polysémie —étant donné sa marge de manœuvre— est constitutive du dynamisme de la langue et de son évolution.

3. La signification systémique et le sens discursif

Le clivage entre signification en langue et sens en discours est nécessaire à l'analyse linguistique dès lors que l'on s'intéresse aux productions linguistiques réelles. André Joly (1987:17), en s'inspirant de la doctrine guillaumienne, fait la distinction suivante entre langue et discours:

Le lieu d'existence des notions en puissance d'utilisation, c'est la langue; le lieu d'emploi, celui de la mise en effecton de ces puissances, c'est le discours. Tous les morphèmes d'effecton, de réalisation des notions puissanciennes, toute la systématique formelle de la langue d'une façon générale, sont un moyen de transition de la langue au discours, moyen qui est en lui-même puissance de pensée.

Le binôme langue-discours fait le partage entre le système et les usages que l'on fait de lui. La signification revient au signifié des signes en langue. Le sens relève du discours, tout en dépendant à des degrés divers des signifiés du système qui permettent sa réalisation. Il se conforme en référence à une énonciation. En effet, une phrase produite et interprétée dans des conditions ordinaires de communication devient énoncé, car elle intègre des valeurs significatives relatives à la situation. C'est dire que, d'une part, la signification se pose au niveau de la phrase et, d'autre part, le sens relève de l'énoncé.

En principe, la langue prévoit les sens que peut exprimer une forme en discours, mais le discours échappe aussi à la langue, car l'expression linguistique produit du sens par elle-même, parfois un sens que l'émetteur n'a pas prévu. Quant au sens, il n'évacue pas la signification, mais il est redevable de l'utilisation que les sujets parlants font de la langue à un moment donné, si bien que des éléments de nature extra-linguistique viennent se réfléchir sur les significations des mots.

Une phrase prononcée hors de tout contexte large et de toute situation a une signification structurale. Pour la comprendre il suffit de connaître le français et de déterminer si elle est acceptable. La phrase est un énoncé hors situation et hors contexte large; elle est dotée seulement d'un contexte restreint. Dans la mesure où l'opération d'énonciation est effacée, la phrase n'est pas assumée par un locuteur. Elle est donc délivrée des imprévus du discours.

Globalement, la situation d'échange, le rapport avec l'interlocuteur et la connaissance du monde répercutent sur le message à la manière d'un moule qui le rend à chaque fois unique. Du reste, la réception n'est pas passive. A la reconnaissance des signes du système vient s'ajouter l'interprétation que l'on en fait d'après l'organisation textuelle et les données situationnelles. Les mots ne présentent pas les mêmes valeurs dans les rapports entre locuteurs. Ils sont proférés et déchiffrés par des sujets parlants différents qui y laissent leur empreinte et qui sont dans des circonstances de communication différentes.

4. L'ambigüité virtuelle et l'ambigüité effective

Tout d'abord il faut noter que l'ambigüité existe pour un locuteur quelconque dans la mesure où elle est saisie. Si le locuteur l'ignore, il se fixe sur une seule signification, et l'énoncé pour lui est univoque. En outre, elle n'existe que pour celui qui reçoit le message, qu'elle soit voulue par l'émetteur ou imprévue.

Il y a ambigüité linguistique lorsqu'à une expression unique — polysémique ou homonymique — correspondent plusieurs significations qui se situent au même niveau et qui s'excluent mutuellement. Il est communément admis que l'ambigüité se pose comme alternative.

Nous identifions l'ambigüité virtuelle à la polysémie et à l'homonymie dans la mesure où elles n'existent que comme possibilité dans la langue et qu'elles peuvent disparaître dans la combinaison syntaxique. L'ambigüité virtuelle ou potentielle est à l'état latent dans les mots polysémiques et homonymiques, en somme dans le lexique. Elle est hors de tout contexte et peut devenir génératrice d'ambigüités effectives dans un contexte syntaxique donné. Le contexte filtre l'ambigüité virtuelle lorsqu'il la lève et il la conserve lorsqu'elle subsiste.

Par ailleurs, on ne peut pas passer sous silence que l'oral et l'écrit possèdent leurs propres stratégies pour écarter les ambigüités: l'écrit a la ponctuation et les blancs, et l'oral a l'intonation. Pourtant, ces moyens ne sont pas toujours sûrs pour mettre au clair la signification à cause de leur manque de stabilité.

L'ambigüité effective est évidente au niveau de la totalité de la phrase. Elle se manifeste lorsqu'on hésite sur la signification à lui donner. Si le contexte linguistique autorise donc plusieurs significations il y aura ambigüité effective, qu'elle soit perçue par un locuteur quelconque ou qu'elle ne le soit pas.

Il est de règle qu'une phrase ambiguë soit saisie par les uns comme univoque et par les autres comme plurivoque. Si le récepteur discerne la pluralité de valeurs, il sera confronté à un choix nécessaire et impossible, puisque les différentes possibilités sont à chances égales. C'est pourquoi on ne peut pas résoudre l'ambigüité en s'en tenant uniquement au savoir linguistique. La compréhension est bloquée en raison d'un surplus de signification que le récepteur ne peut pas résoudre. En effet, s'il penche pour l'une des deux gloses, il risque de se méprendre.

Prenons les phrases suivantes et imaginons que leur ambigüité est saisie:

(1) *Elle aime les avocats*

(2) *Le coffre-fort contient une grosse quantité d'argent*

Rien ne spécifie quelle signification leur donner, sachant qu'elles peuvent avoir chacune deux significations possibles, également valables:

Elle aime les fruits des avocats/ Elle aime les juristes

et

Le coffre-fort contient une grosse quantité de métal/ Le coffre-fort contient une grosse quantité de monnaie

On le voit: l'ambiguïté présente plusieurs significations qui s'excluent mutuellement. Elle se résout momentanément dans l'alternative, le choix que le récepteur doit effectuer. Mais l'alternative n'est pas une solution définitive, nous l'avons dit, puisque les deux possibilités significatives sont au même niveau.

Le choix significatif que le récepteur doit opérer devant un problème d'ambiguïté est perçu comme de l'univocité dédoublée, et parfois aussi multipliée. A partir de la connaissance de la langue on peut prédire l'existence possible d'une ambiguïté et les différentes significations qu'on peut lui associer. Et même si le récepteur ignore cette pluralité de significations la phrase continue d'être ambiguë.

En ce qui concerne l'émetteur du message, devant une éventuelle ambiguïté, il lui est toujours possible —s'il en est conscient— d'exprimer la même idée autrement, de trouver un mot synonyme ou de faire une paraphrase pour bannir le risque d'équivoque chez le récepteur.

En principe, plus le contexte est large, moins l'ambiguïté a de chances d'exister. D'habitude elle disparaît dans un contexte plus vaste, pouvant celui-ci s'élargir indéfiniment. Dans ce cas, le contexte filtrera la signification et lèvera les ambiguïtés virtuelles. C'est le cas si, au lieu de la phrase (2), nous disons:

(2a) *Le coffre-fort contient une grosse quantité d'argent, surtout des dollars*
ou bien

(2b) *Dans cet endroit sont déposés des métaux précieux. Le bahut cache de l'or et du platine. Le coffre-fort contient une grosse quantité d'argent*

C'est tantôt le contexte intraphrastique qui nous rend le message univoque, tantôt le contexte interphrastique, en mettant en rapport les phrases. On remarque qu'il y a une interaction entre la syntaxe et les unités lexicales et que les combinaisons syntaxiques restreignent les possibilités significatives des mots. Selon les affinités de signification, le contexte induit à une interprétation et en exclut d'autres possibles.

Or, il peut arriver aussi que l'élargissement du contexte n'efface aucunement l'ambiguïté. Au contraire, il peut la nourrir. Voici un exemple:

(2c) *La plupart des chambres de ce château sont somptueusement meublées. Seule cette petite salle est presque vide, si ce n'est un coffre-fort qui est au fond. Le coffre-fort contient une grosse quantité d'argent*

Il est toujours possible d'attribuer à *argent* les deux significations (*métal* et *monnaie*) que nous avons notées dans nos gloses ci-dessus de l'exemple (2). En l'absence de tout autre élément, le récepteur ne pourra pas dissiper cette double valeur, puisqu'il ne connaît pas la situation de communication.

5. L'équivoque et le malentendu discursifs

Lorsqu'on aborde l'ambiguïté phrastique, on fait abstraction des emplois particuliers des expressions linguistiques dans les situations de communication concrètes. La phrase de la grammaire devient énoncé dans le discours, le lieu de l'échange réel. C'est là qu'ont lieu équivoques et malen-

tendus, ou au contraire qu'il y a univocité lors de l'échange communicationnel, même si la phrase est au départ ambiguë.

Par conséquent, dans les échanges réels, l'ambiguïté effective peut être perçue ou ne pas l'être. Si elle ne l'est pas, l'énoncé est pris par le récepteur comme univoque. Si elle est saisie, l'énoncé deviendra équivoque. Et s'il y a des malentendus lors de l'interprétation, c'est parce que l'énoncé est mal décodé. Ainsi dans la phrase suivante:

(3) *J'ai rencontré l'enseignante de littérature italienne*

l'ambiguïté syntaxique est effective puisqu'on ne sait pas comment relier les termes: c'est la dame qui enseigne la littérature italienne ou bien c'est la dame italienne qui enseigne la littérature. Deux schémas syntaxiques sont possibles: l'adjectif *italienne* peut porter sur le groupe nominal *enseignante de littérature* ou sur *littérature* uniquement.

Dans le discours, si le récepteur est incapable de déchiffrer le message il y aura une équivoque qui sera due au manque de connaissances sur le locuteur qui fait l'assertion et sur la situation. Pour ces mêmes raisons, il peut se produire un malentendu s'il déchiffre mal, c'est-à-dire s'il se trompe: supposons qu'il croit que c'est la dame qui est italienne et en réalité c'est la littérature qui l'est.

Ce même énoncé ambigu peut être interprété univoquement si le récepteur possède les connaissances extralinguistiques nécessaires. Alors, pour lui l'énoncé n'est pas équivoque. Mais pour quelqu'un d'autre il le sera probablement car il est toujours ambigu du point de vue de la combinaison syntaxique.

Il faut dire que beaucoup d'ambiguïtés linguistiques ne sont pas perçues ou sont immédiatement levées par les récepteurs à l'aide de données extralinguistiques: les connaissances du monde et des conventions et aussi les connaissances sur l'interlocuteur et sur la situation.

Dans une situation de communication donnée, une ambiguïté linguistique effective peut être résolue ou ne pas l'être. En réalité, peu d'ambiguïtés provoquent des équivoques en situation grâce à l'intervention de facteurs extralinguistiques. Par conséquent, les équivoques dépendent des conditions de production et de réception des énoncés.

Dans les situations d'échange effectives l'équivoque entraîne des heurts dans la communication. Nous allons nous centrer sur deux exemples qui relèvent d'ambiguïtés dérivées de la neutralisation d'oppositions linguistiques. Dans un cas, l'ambiguïté est entraînée par la polysémie de la préposition *de* et, dans l'autre, par l'absence de marque dans la proposition relative.

L'échange suivant a lieu dans le brouhaha d'une gare que le locuteur A ne connaît pas:

(4) A: *C'est quel train celui-là?*

B: *C'est le train de Calais.*

A: *Mais il y va ou il en vient?*

B: *Il va à Calais.*

Le locuteur A est obligé de relancer la question parce qu'il est bloqué. Il ne possède aucune piste pour faire un choix interprétatif. Conscient de l'équivoque de la réponse qu'on lui a donnée, il demande des précisions et reformule la question autrement, de façon à ce que la réponse ne puisse être qu'univoque. Il n'a pas assez d'éléments extralinguistiques pour interpréter univoquement l'énoncé ambigu: *c'est le train de Calais*, qui signifie tantôt *le train qui va à Calais*, tantôt *le train qui vient de Calais*.

Or, si l'on faisait l'opposition entre *de* et *pour*, on dirait *le train pour Calais* pour exprimer la destination et *le train de Calais* pour signifier la provenance. Mais l'énoncé est ambigu en ceci que la valeur oppositive entre les prépositions *de* et *pour* dans le contexte *article défini + nom de moyen de transport + préposition de/pour + nom propre de lieu* est souvent annulée dans l'usage actuel du français au profit de *de*.

Dans cet état de choses, les dictionnaires (le *Petit Robert*, 1991; le *Robert méthodique*, 1982) ont beau nous exhorter à faire cette distinction entre les valeurs des prépositions *de* (pour marquer le lieu de provenance) et *pour* (pour signaler le lieu de destination), les grammaires modernes (Riegel, Pellat, Rioul, 1996: 371-372), voire les traditionnelles (Grevisse, 1980: 1205) constatent que la distinction n'est plus observée dans l'usage actuel du français, étant donné que *de* l'emporte.

De la même manière, dans les propositions relatives, la norme prescriptive veut une virgule à l'écrit et une pause à l'oral entre l'antécédent et la relative si la proposition est descriptive et l'absence de ces marques-là si elle est restrictive. Mais des ambiguïtés dues à la neutralisation peuvent apparaître lorsqu'il n'y a pas de marques. Voyons un exemple:

(5) A: *On ne devrait pas supprimer les prestations sociales aux retraités qui en ont besoin.*

B: *Vous voulez dire que tous les retraités en ont besoin?*

A: *Bien sûr!*

Le locuteur B interprète l'énoncé de deux manières qui correspondent aux deux gloses suivantes: *on ne devrait pas supprimer les prestations à certains retraités seulement, à ceux qui en ont besoin* (relative restrictive) et *on ne devrait pas supprimer les prestations à tous les retraités, parce qu'ils en ont tous besoin* (relative descriptive). Mais il a des repères socio-culturels qui l'orientent pour prévoir un certain sens et qui lui font difficilement admettre l'interprétation restrictive. En tout état de cause, comme il n'a pas suffisamment d'éléments pour mener à terme une interprétation sûre, il lance une question qui lui permettra de vérifier s'il est sur la bonne voie.

Bref, dans ces dialogues à énoncés équivoques, on a pu remarquer comment les locuteurs essaient d'atteindre l'univocité et par là même de chasser l'échec communicationnel.

Pour finir, nous allons nous arrêter sur un exemple de malentendu discursif. C'est une farce qui se déroule dans un café:

(6) A-Le garçon: *Qu'est-ce que je vous [SER] aujourd'hui?*

B-Le client habituel: *La main.*

A-Le garçon: *Ah, bon?*

On observe un décalage entre la question et la réponse. Le locuteur B donne une réponse incongrue qui crée la boutade. Il détourne le sens à dessein et transgresse les normes de l'échange communicationnel, tout en envisageant un sens que la situation exclut, puisqu'il reconstitue comme équivoque un énoncé formulé par le locuteur A de façon univoque; témoin la surprise de celui-ci. En somme, B détecte et exploite une ambiguïté linguistique virtuelle aux dépens de l'intention de A, qui s'en tient à la référence habituelle de l'échange dans le café et non pas aux mécanismes strictement linguistiques.

L'ambiguïté de [SER] (à la suite de l'homophonie *sers/serre*) produit un malentendu qui est intentionnel de la part du locuteur B, parce que la situation de communication est favorable à l'attribution du sens de *sert* à la séquence et non pas de celui de *serre* qui est inadéquat. Dans cette situation, une réponse du type *un thé, un pastis* ou *un jus d'orange...* serait plus appropriée que celle que B attribue à l'énoncé de A.

Alors que dans l'exemple (4) le locuteur A n'avait aucune piste pour savoir quelle interprétation attribuer à l'énoncé ambigu et que dans l'exemple (5) le locuteur B avait certaines marques, mais qui étaient insuffisantes pour qu'il soit sûr du bon choix, dans l'exemple (6) le locuteur B a toutes les pistes pour faire l'interprétation correcte, mais il détourne le sens volontairement. Voilà comment les locuteurs ne coïncident pas dans la construction du sens et comment le sens existe en dehors de leur intention.

6. Conclusion

La langue n'est pas transparente, tant s'en faut. Le déchiffrement d'une ambiguïté et l'éclaircissement d'une équivoque constituent autant d'obstacles à franchir lors de la construction du sens. Le parcours pour dévoiler les écueils de l'interprétation qui produisent l'inachèvement se fait d'abord en avant et puis par retour en arrière. Par conséquent, l'interprétation accomplie exige la résolution des pièges que la langue nous tend.

L'univocité est indispensable dans certains domaines, notamment celui de la technique et celui de la science, où le langage doit être très précis. Mais une langue parfaitement univoque est un rêve; elle est plutôt défailante. Cela étant, ambiguïtés et équivoques se manifestent largement dans les emplois quotidiens où les demandes de précisions sont fréquentes dans le déroulement des échanges linguistiques. On sait que l'intonation à l'oral et la ponctuation à l'écrit ont des rôles importants pour orienter le sens du message. Cela veut dire que la langue possède ses propres moyens d'épargner le risque d'équivoques et de malentendus. Autrement, il faut avoir recours aux données extralinguistiques pour interpréter le message de façon univoque.

Bibliographie

- BASTUJI, J. (1983), "Contraintes, pièges et plaisirs de l'ambiguïté: le sens comme construction/ déconstruction/ reconstruction", *Modèles linguistiques*, 5/2, 85-108.
- CHARAUDEAU, P. (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.
- FRANÇOIS, D. & F. (1967), "L'ambiguïté linguistique", *Word*, 23/1-2-3, 150-179.
- FUCHS, C. (1983), "Introduction: la signification linguistique appréhendée à travers l'ambiguïté et la paraphrase", *Modèles linguistiques*, 5/2, 3-12.
- FUCHS, C. (1988), "Introduction: ambiguïté, paraphrase et langage en acte", *Modèles linguistiques*, 10/1, 7-8.
- FUCHS, C. (1996), *Les ambiguïtés du français*, Paris, Ophrys.
- FUCHS, C. & LE GOFFIC, P. (1983), "Ambiguïté, paraphrase et interprétation", 1e partie, *Modèles linguistiques*, 5/2, 109-136.
- FUCHS, C. & LE GOFFIC, P. (1985), "Ambiguïté, paraphrase et interprétation", 2e partie, *Modèles linguistiques*, 7/2, 27-51.
- GRESILLON, A. (1988), "Ambiguïté et double sens", *Modèles linguistiques*, 10/1, 9-20.
- GREVISSE, M. (1980), *Le bon usage*, Paris/ Gembloux, Duculot, 10ème éd.
- JOLY, A. (1987), *Essais de systématique énonciative*, Lille, PUL.
- LE GOFFIC, P. (1980), "Qu'est-ce qu'un énoncé ambigu?", *Modèles linguistiques*, 2/1, 107-126.
- LE GOFFIC, P. (1982), "Ambiguïté et ambivalence en linguistique", *DRLAV*, 27, 83-105.
- MIGNOT, X. (1988), Les mots ont-ils un sens?, *BSLP*, 83, 21-39.
- RIEGEL, M, PELLAT, J.C. & RIOUL, R. (1996), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF